

ROMANTICISMI



LA RIVISTA DEL C.R.I.E.R.

**Et les navigatrices?  
George Sand, Flora Tristan  
et les autres**

Laura Colombo

ANNO VII – 2022



## ET LES NAVIGATRICES ? GEORGE SAND, FLORA TRISTAN ET LES AUTRES

Laura COLOMBO (*Università degli Studi di Verona*)

[laura.colombo@univr.it](mailto:laura.colombo@univr.it)

**RÉSUMÉ :** Plus habituées à une pénible navigation dans les rédactions ou les antichambres des éditeurs, les écrivaines romantiques ont toutefois laissé une pléthore de récits ou œuvres de fictions relatifs au voyage, où la navigation a une grande part. Transocéaniques, méditerranéennes ou fluviales, autobiographiques ou fictionnelles, chez Flora Tristan, Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin, George Sand ces navigations sont le point de départ de réflexions intimes, personnelles ou sociales, et encore sur la féminité et la condition des femmes, élargies au niveau international, dont les aventures maritimes constituent le contrepoint.

**ABSTRACT:** More accustomed to an arduous navigation in the editorial offices or the antechambers of publishers, Romantic women writers nevertheless left behind a plethora of stories or fictions relating to travel, in which navigation plays a large part. Transoceanic, Mediterranean, or fluvial, autobiographical or fictional, in the works of Flora Tristan, Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin, George Sand, these navigations are the starting point for intimate, personal or social reflections, in particular on femininity and the condition of women, extended at an international level, of which maritime adventures are the counterpoint.

**MOTS CLÉS:** navigation, écrivaines françaises, George Sand, Flora Tristan, Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin, XIXe siècle.

**KEYWORDS :** Navigation, French Women Writers, George Sand, Flora Tristan, Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin, 19<sup>th</sup> Century



## ET LES NAVIGATRICES ? GEORGE SAND, FLORA TRISTAN ET LES AUTRES

Laura COLOMBO (*Università degli Studi di Verona*)

[laura.colombo@univr.it](mailto:laura.colombo@univr.it)

« Partir et écrire : double émancipation dans une société qui veut limiter le territoire des femmes »<sup>1</sup> à l'ombre de la maison. La remarque est désormais presque évidente, après des décennies de féminisme, mais encore pleine de signification. Certes, au XIXe siècle, les femmes côtoient tous les mouvements d'exploration du proche et du lointain, qu'elles repèrent par les récits de voyage, les sociétés savantes, les musées, les inventaires et les cartes,<sup>2</sup> mais en fait, les écrivaines semblent davantage habituées à une plus pénible navigation parmi les rédactions des journaux et les anti-chambres des éditeurs, qu'aux voyages réels, ou à leur organisation.

Quelques exceptions notables sont toutefois présentes. Épouses de voyageurs ou diplomates, exilées ou partant à la recherche des origines ou d'une société meilleure, voire 'pirates' aux extraordinaires exploits, ou 'touristes' naviguant sur les rivières et engendrant des fleuves de symbolismes, entre réalisme, comptes rendus et imagination, les femmes ont laissé une pléthore décrits, autobiographiques ou de fiction, qui nous intéresseront par leur relation à la traversée de l'eau, élément bien féminin d'ailleurs.

On ne pourra ici que donner quelques pistes de recherche, qui seront développées plus tard, mais qu'il nous a semblé utile d'accueillir dans ce numéro, comme premiers points de repère, en commençant et en finissant par deux archétypes, Flora Tristan et George Sand.

Si les femmes pirates, *atopoi* cabotant entre pouvoir traditionnel du charme féminin et assomption de force et d'autorité viriles, commandement de flottes innombrables et batailles navales épiques, font l'objet de nombreuses évocations, ou sont auteures, elles aussi, de 'règlements' pour leurs matelots, « à respecter sous peine de mort »,<sup>3</sup> comme Ching

1 Françoise Lapeyre, *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot & Rivages, 2008, p. 10.

2 Cf. *Ibid.*, p. 9.

3 « Réglementation interne » qui « interdit de prendre à titre privé la moindre chose du butin », qui sera enregistré et dûment partagé ensuite, et prescrit « que personne ne devra débaucher pour son plaisir les femmes captives », qui, si riches, feront l'objet d'une rançon de la part de leurs familles, et, si pauvres, seront 'vendues' aux membres

Shi (1775-1844), objet également de maints ressouvenirs dans les médias contemporains,<sup>4</sup> les mouvements ou les utopies de réforme de la société recherchent un ailleurs qui se situe aussi au-delà des mers.

Avant les *Promenades dans Londres*, traversée parmi les pauvres et les déshérité(e)s de la capitale anglaise, bien plus éloigné est le but de la navigation de Flora Tristan, qui laisse dans les *Pérégrinations d'une paria* un long récit, poignant du point de vue biographique mais riche également du point de vue sociologique, de son trajet de la France au Pérou.<sup>5</sup>

Le texte présente trois chapitres sur la période de la navigation transocéanique, dont deux titres reprennent le nom des deux navires utilisés, et un « La vie de bord » ; et là, une première remarque s'impose, à savoir que la navigation s'avère ici bien dépendante de l'état d'âme de l'auteur. Le récit de cette Odyssée dramatique à la recherche d'une famille qu'elle n'avait pas, en fuite également de la violence de son mari, comme on le sait, voyage teinté de regrets et d'espoirs pas grandement entretenus, « mission »<sup>6</sup> personnelle et exploration ensuite de la condition des femmes d'Aréquipa, se développe de façon chronologique, et le chapitre consacré au départ s'ouvre par l'image emphatisée de la séparation, des adieux des passagers, le capitaine essayant de la consoler au moment de l'embarquement définitif. La description suit du brick, *Le Mexicain*, « fin voilier » bien approvisionné, aux « emménagements » très commodes mais exigus,<sup>7</sup> et de son équipage, dont le capitaine, M. Chabrié, qu'elle avait déjà connu à Paris, à l'« éducation soignée », mais au caractère « affreux », à « l'admirable voix de ténor », qui le rendrait fait « pour chanter à l'Opéra »,<sup>8</sup> assis-

de l'équipage pour 40 dollars, sous la surveillance de l'économe... Sur Ching Shih (dont l'auteur retient ici le nom de Ching Yih Saou, 'épouse de Ching YI') v. Marie-Ève Sténhuit, *Femmes pirates. Les écumeuses des mers*, Paris, Éditions du Trésor, 2015, p. 113-138 : 120, 124-125).

4 En Italie, elle est l'héroïne du film *Cantando dietro i paraventi*, d'Ermanno Olmi, de 2003, et en France, également d'une série de BD, *Shi Xiu. La reine des pirates*, scénario de Nicolas Meylaender, dessins de Wu Ching Song, Paris, Les éditions Fei, 4 volumes, 2011-2015. Cf. Laura Colombo, *Ching Shih femme pirate des mers de la Chine du sud en Italie et en France*, communication au Colloque international *Imaginaires maritimes*, Université du Havre, 6 et 7 octobre 2017. Je profite pour remercier ici encore Véronique Bui, pour m'avoir invitée à ce Colloque si intéressant.

5 Partie le 7 avril 1833 de bordeaux, elle en repartira en juillet 1834 pour l'Angleterre et rentrera à Paris en janvier 1835 (Cf. Stéphane Michaud, *Dossier*, dans Flora Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, Arles, Actes Sud, 2004, p. 667).

6 Flora Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, Arles, Actes Sud, 2004, p. 47.

7 *Ibid.*, p. 67.

8 *Ibid.*, p. 69.

té par son second, M. Briet, « faisant, en 1815, partie des gardes de l'empereur » et M. David, « type du Parisien qui a couru le monde »<sup>9</sup> et dandy.

Un classique ce sont les scènes de tempête et des « effrayants rugissements » entendus de la cabine à cause du mal de mer, les « vagues courroucées » qui s'élèvent « comme de hautes montagnes autour de notre navire ».<sup>10</sup>

Les 133 jours de navigation permettent une relation détaillée de la vie de bord, de l'internationalisme des matelots, des attentes déçues, car aucun 'baptême' n'a lieu sur la Ligne, mais aussi la description de paysages extraordinaires, le lever du soleil dans toute sa magnificence, et « rien de plus sublime [...], d'une plus éblouissante beauté que le coucher du soleil entre les tropiques ! [...] les effets magiques de lumière » impossibles à reproduire, selon un *topos* répandu, par l'écriture ni par la peinture.

Et c'est bien la longue durée de la navigation, avec ses péripéties, qui constitue un prologue important. La navigation toutefois constitue une mise en abyme de la narration, confirmée d'ailleurs par la référence aux livres,<sup>11</sup> avec description du milieu, de l'intérieur du navire, de l'éthopée des passagers et des matelots, des récits et des dialogues, non sans un certain victimisme qui connote toujours l'auteure. De l'aventure 'sentimentale' également, avec la cour insistante que lui fait le capitaine, amoureux de la 'demoiselle', comme elle-même se présente, pour éviter les questions. Fixation au traumatisme ou recherche de confirmation de son charme, elle se représente également, dans ce chapitre, par un autoportrait physique,<sup>12</sup> avant de continuer d'évoquer ses dilemmes éthiques, comment réagir à la cour du capitaine, se présentant comme une fille mère, occasion pour une discussion sur le mariage, indice premièrement de l'abolition en France du divorce, qu'elle invoquera à l'avenir d'ailleurs.

La deuxième étape, du Chili au Pérou, à bord du *Léonidas*, est beaucoup plus brève, et occasion seulement pour des portraits de l'équipage et des passagers américains, dont un « *transatlantique gentleman* », doué « de tact et de discernement »<sup>13</sup> mais pas à la hauteur d'un artiste. Au-delà de ces croquis et de ces rencontres décevantes, au-delà de l'occasion ratée de refaire sa vie, tant du point de vue familial qu'amoureux, au-delà des déboires des tempêtes ou du mal de mer, ou des beautés naturelles, ce qui ressort est la représentation de la mer comme séparation absolue, qui

9 *Ibid.*, p. 71 et 72.

10 *Ibid.*, p. 76.

11 *Ibid.*, p. 144.

12 Cf. *Ibid.*, p. 152.

13 *Ibid.*, p. 194.

revient dans la conclusion. Le dernier jour, « j'eus plusieurs visites de Lima ; c'étaient les derniers adieux. Vers cinq heures, on leva l'ancre, tout le monde se retira : et je restai seule, entièrement seule, entre deux immensités, l'eau et le ciel ».<sup>14</sup> Mais on sait combien ce voyage, et le livre, « manifeste social »,<sup>15</sup> qui en est issu, ont été importants pour son engagement futur, et pour les contacts pour l'*Union Ouvrière*. D'ailleurs, le mot paria avait déjà été ennobli et féminisé par Mme de Staël dans *De la Littérature* aux abords du siècle, définissant ainsi les « femmes qui cultivent les lettres » et leur « singulière existence »,<sup>16</sup> comme celle de Flora d'ailleurs, qui, après ce voyage, continuera bien sa carrière d'écrivaine, de « lutteuse pour le bien-être de l'humanité »,<sup>17</sup> avant sa mort prématurée et tragique.

Les reportages des femmes concernent aussi la Méditerranée, *mare nostrum* mis au service de l'idéal, social ou religieux. Autre femme engagée, et journaliste, disciple des socialismes utopiques, de Saint-Simon et d'Enfantin, fondatrice ou collaboratrice de *La Femme libre*, puis de *La Femme nouvelle* et de *La Tribune des femmes*, Suzanne Voilquin monte sur le *Milnarese* le 13 novembre 1834,<sup>18</sup> destination l'Égypte, où devrait habiter la femme-messie.

Elle ne publie que plus tard, en 1866, ses *Souvenirs d'une saint-simonienne en Égypte vers 1830*, où l'évocation des 24 jours de navigation se partage là aussi entre la description des passagers, la sociabilité des repas, avec un renvoi intertextuel à Sand, un « excentric man » allemand lui rappelant *Tremnor* [sic] dans *Lélia*<sup>19</sup>, et les variations sur les *topoi* de la description. Elle jouit « du beau spectacle » de la « mer phosphorescente » de la lune « se reflétant sous la forme d'une pluie de diamants dans la mer légèrement ondulée » de la Sardaigne,<sup>20</sup> mais souffre également les jours de tempête, clouée dans sa cabine, et comprend à l'arrivée « la joie bruyante des marins qui se retrouvent à terre [...]. Malgré mon enthousiasme pour les sublimes effets de la mer, je regardais avec bonheur le mouvement de la vie sociale ».<sup>21</sup>

14 *Ibid.*, p. 659.

15 Ronald Le Huénen, Pérégrinations d'une paria : voyage, bâtardise, écriture, in « The Romanic Review », 98, 1, 2007, p. 71-82 : 76.

16 Madame de Staël, *De la littérature*, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 341-342.

17 Mario Vargas Llosa, *Le Paradis – un peu plus loin*, Paris, Gallimard (« Folio »), 2011, p. 215.

18 Cf. Suzanne Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simonienne en Égypte 1834-1836*, Paris, Sauzet, 1866.

19 Cf. *Ibid.*, p. 247.

20 *Ibid.*, p. 246.

21 *Ibid.*, p. 248.

Plus intéressante devient la navigation sur le Nil, avec les touches traditionnelles sur les prix, la cange, les provisions, le drogman, les pilotes et les matelots chantant continuellement des airs « doux et mélancoliques ».<sup>22</sup> Et puis, l'observation depuis le bateau des femmes et des « jeunes filles arabes » venant « au fleuve puiser l'eau nécessaire à la famille », « plongeant et nageant » dans le Nil « avec l'agilité d'un poisson », avec la seule préoccupation de « maintenir intact dans leur visage le petit voile noir », car, « si la figure reste voilée, si le *borgal* n'en laisse apercevoir aucun trait, l'honneur est sauf ».<sup>23</sup> Elle semble ne pas en apprécier tellement la beauté, « leurs yeux seuls sont beaux, noir et brillants », mais apprécie

le geste vif, noble, toujours approprié, comme leur pose, à la sensation qu'elles veulent traduire », ainsi que leur « noble démarche [...] lorsque, joyeuses de leur excursion au Nil, elles retournaient toutes ensemble au village, la tête chargée d'une espèce d'amphore pleine d'eau, les mains renversées en arrière, à la hauteur des épaules, et chargées aussi d'amphores plus petites, puis leur léger voile flottant au vent, leur longue robe bleue se drapant agréablement sur leur corps souple [...] simples femmes du peuple

reproduisant « la grâce et la noblesse des nymphes riantes écloses de l'imagination païenne ».<sup>24</sup> Suivent d'autres remarques de moraliste sur les coutumes des femmes et la vie de village, typiques des récits de voyage, mais c'est justement la navigation fluviale qui permet cette 'pénétration' des mœurs égyptiennes, le Nil étant un des fleuves les plus anciennement connus, et le synchrétisme met à profit la mythologie méditerranéenne, tandis que dans d'autres parties le récit est incurvé selon les visées idéologiques de l'auteur.

Quant à la comtesse Valérie de Gasparin (1813-1894),<sup>25</sup> qui insiste dès le début sur ses prières, elle se retrouve le 5 octobre 1847 sur « l'élément *per-fide* »,<sup>26</sup> les passagers néophytes interrogeant « les cieux », interrogeant

22 *Ibid.*, p. 258.

23 *Ibid.*, p. 260.

24 *Ibid.*, p. 260-261.

25 Caractérisée par une « profonde foi chrétienne avec des attitudes et des accents parfois missionnaires et d'autre part un engagement social qui la mènera à s'investir dans la lutte contre la pauvreté » (Sylvie Mutet, *Valérie de Gasparin, une voyageuse en Egypte*, in Liouba Bischoff, Danièle Méaux, Sarga Moussa, *Le Voyage entre science, art et littérature*, numéro spécial de « Lire et voir. La Revue des lettres modernes », 10, 2022, p. 353-374 : 355).

26 *Journal d'un voyage au Levant*, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*

« les eaux »,<sup>27</sup> de Trieste à Ancône, et elle de donner une description auditive de l' « horreur » provoquée par « le roulis, le tangage », le bruit « de la mer en tourmente » et « de la machine qui luttait contre elle », les « craquements, sifflements »,<sup>28</sup> voire la grêle, avec une évocation de la tempête de l'apôtre Paul. Le navire est un « enfer portatif » et elle regrette « nos lacs où la plus longue navigation n'excède pas six heures »,<sup>29</sup> où elle serait même tentée de prier son mari, avec qui et pour qui elle voyage, de la ramener. Le reste de la navigation semble « tolérable », les montagnes de l'Albanie à gauche, quelques îles sortant de la mer à droite, pour arriver enfin à « de bonnes chambres immobiles » de la terre ferme, après avoir sauté « d'un pied léger sur le rivage ».<sup>30</sup>

Dans ces écrits autobiographiques, la navigation est propédeutique à quelque chose d'autre, et l'*ekphrasis* des paysages, parfois présente, ne saurait masquer la fatigue du changement de vie, l'attente ou le regret, même dans la conviction la plus forte.

Tandis que Sand, navigatrice de fleuves, tel le Rhône, où elle rencontre Stendhal en en laissant un portrait en demi-teinte, ou des canaux de Venise, dont elle laisse la légendaire évocation 'musicale' des *Lettres d'un voyageur*, c'est une fiction qu'elle confie en 1838 à la *Revue des deux Mondes*.

Ici encore il est question de pirates, par où on a commencé, mais plus traditionnellement d'un homme, entre Venise et la Grèce. *L'Uscoque*, est une « fantaisie » écrite dans le froid de sa chambre, voyant en rêve « des paysages fantastiques, des mers agitées, des rochers battus des vents. La bise qui sifflait au dehors, et le feu qui pétillait dans ma cheminée, produisaient des cris étranges, des frôlements mystérieux, et je crois que j'étais plus obsédée que charmée par mon sujet ».<sup>31</sup>

Apprécié par Flaubert et le jeune Dostoïevski, le texte présente une navigation onomastique aussi, sur l'origine du mot « Uscoque », et dès l'entrée en matière, le cadre revendique l'authenticité du sujet, vénitien plutôt qu'oriental, dont Byron s'était inspiré, tout en le modifiant, pour le *Corsaire*.

[Ctesse A. de Gasparin], Tome I, *La Grèce*, Paris, Marc Ducloux et C.e, 1848, p. 48.

27 *Ibid.*, p. 49.

28 *Ibid.*, p. 50-51.

29 *Ibid.*, p. 52.

30 *Ibid.*, p. 53-54.

31 George Sand, *L'Uscoque*, in *Oeuvres illustrées de George Sand*, Préfaces et notices nouvelles par l'auteur, Dessins de Tony Johannot et Maurice Sand, Paris, Hetzel, 1854, p. 1, Notice datée de Nohant, 17 janvier 1853.

Ici, l'histoire est racontée en prose, et les péripéties dans la mer Adriatique et Ionienne vont de pair avec des histoires d'amours problématiques, qui entretiennent le suspense. Des triangles divers s'agencent entre trois personnages masculins principaux, l'amiral Morosini, homme de pouvoir respecté à Venise, le comte Ezzelin, homme d'honneur et fier, et Orio Soranzo, noble dévoyé par sa passion pour les femmes et le jeu, mais capable de grande vaillance militaire, expert de doubles ou triples jeux, qui finira pour devenir pirate, l'Uscoque justement. De l'autre côté, deux jeunes femmes de la plus grande beauté et pureté d'âme, Giovanna Morosini, nièce de l'amiral, Argiria, la sœur d'Ezzelin, et un page qui s'avèrera aussi être une femme, toutes les trois, de façon différente, fascinées ou amoureuses d'Orio, et exemples divers du dévouement de l'héroïne romantique.

L'intrigue se déroule sur fond de théorie des climats, ou mieux de descriptions des différents caractères des divers pays, et débute par un mystère que le peuple vénitien, qui « est le plus curieux qui soit au monde »,<sup>32</sup> a peine à démêler, la mariage de Giovanna non pas avec Ezzelin, à qui elle était promise, mais avec Orio Soranzo.

La première caractéristique de celui-ci est en fait un « regard de faucon qui, disait-on, avait sur toutes les femmes un pouvoir magique »,<sup>33</sup> qui atteint aussi Argiria, accompagnant son frère, qui a respecté avec loyauté la décision de Giovanna, à la fête du mariage.

Les deux hommes restent quand même des rivaux, et la suite de l'intrigue, qui se passe sur le fond des aventures navales, soigneusement décrites, les fait souvent rencontrer, comme sur un des ponts volants posés par Ezzelin pour attaquer la vaisseau pirate de l'Uscoque. Épisode épique, qui met face à face Orio, à « la bravoure indomptable »<sup>34</sup> et la hache à la main, et Ezzelin, qui lui fracasse la main droite avec son pistolet.

Cette blessure produit alors une agnation d'Orio comme pirate de la part de Giovanna, qui a rejoint son mari dans ce château sur la mer, qui semble « le nid d'un oiseau de proie gigantesque »<sup>35</sup> par une traversée longue et pénible, en courant mille dangers. Ce qui amène Sand à une longue digression sur l'état psychologique de la mal-aimée : « Il semblait qu'elle eût déjà perdu cette coquetterie et ce soin de sa parure qui, chez

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 7.

les femmes, est la marque d'un amour partagé. Elle n'avait plus l'orgueil de la beauté »,<sup>36</sup> tout en ne pouvant aucunement renoncer à cet amour.

je l'aime jusqu'au délire, et son empire sur moi est sans bornes. Il y a toujours eu en moi un instinct de sacrifice et d'abnégation, comme si j'eusse été marquée, en naissant, pour tomber en holocauste difficile. Son premier regard m'avait intimé l'ordre d'être à lui, [...] je crus lui donner une preuve de dévouement en venant partager sa solitude.<sup>37</sup>

En fait, du point de vue diégétique, l'Uscoque est bien l'homme fatal qui se trouve dans maints romans de femme du XIXe siècle,<sup>38</sup> navigateur entre les cœurs qu'il cherche à dominer comme il domine les mers, et il va poignarder Giovanna en faisant croire qu'elle est morte dans l'incendie du château, pour fuir et chercher à séduire Argiria, dans un but thérapeutique.... avant l'épilogue, où il demandera à Naam, le page qui s'est avérée être une femme, de trouver un bravo<sup>39</sup> pour tuer Ezzelin avant qu'il ne dénonce tous ces crimes. Là encore, elle est une victime, par amour, de ses manipulations, et cherche à tuer elle-même Ezzelin qui toutefois survivra. Au procès, la tirade de Naam sera un long et féroce acte d'accusation contre Orio, qu'elle couvre enfin de son mépris, tout en reconnaissant son amour précédent : « J'ai participé à toutes ces choses avec la mort dans l'âme, car les femmes ont horreur du sang répandu ».

La pacifisme des femmes, qui était déjà dans *Corinne*, ne gagne pas toutefois contre le dévouement traditionnel, également chez les pirates, de l'amoureuse, mais la solidarité féminine pointe parfois dans le roman, Naam cherchant toujours à défendre Giovanna aux yeux de son mari.

Il n'est pas difficile alors de déceler dans ces navigations l'intérêt pour la gent féminine et ses mœurs. Le fleuve s'avère un observatoire itinérant mais propice pour une vision d'ensemble, tandis que la mer entraîne la séparation, la crainte, la peur, voire un manichéisme qui constitue presque une mise en garde. Ces femmes doivent souvent apprendre à se défendre pendant leurs voyages, et Sand met en lumière aussi les dangers d'un

36 *Ibid.*, p. 12.

37 *Ibid.*, p. 13.

38 Cf. Laura Colombo, *La Révolution souterraine. Voyage autour du roman féminin en France, 1830-1875*, Lille, ANRT, 2007, et Jeanne Goldin, *George Sand et l'homme fatal romantique, de Leone Leoni (1834) à L'Uscoque (1838)*, « *Les Amis de George Sand. George Sand aujourd'hui* » nouvelle série, n° 11, 1990, p. 3-9.

39 Mot à la mode désormais, depuis *Les Fiancés* de Manzoni.

amour sans partage mais aussi sans réflexion critique face à des hommes sans scrupules.

Si les femmes n'ont aucun rôle actif dans la conduite des vaisseaux, mais confient leur vie aux matelots et aux capitaines, ce qui est bien souvent représenté est par contre une revendication de leur supériorité dans l'honneur, le dévouement et la fierté.

